

# Un Autrefois à Herbouilly

## 1<sup>ère</sup> partie :

### De 1870 à 1886 ...avec Léonie CHEVANDIER

**Léonie CHEVANDIER** avait-elle autant d'affection pour ce lieu que son arrière-arrière-petite-fille ? Il est permis d'en douter...

C'est sur le terroir de Die, au domaine de Graton, qu'est née Léonie le 20 janvier 1849. Naissance déclarée par l'*accoucheuse* en l'absence momentanée du père. Des parents qui avaient une différence d'âge conséquente : 60 ans pour le père, 36 ans pour la mère, à la naissance de la fillette.

Mais, c'était la deuxième union de Jean François Pierre CHEVANDIER, dont la première épouse était morte dix ans auparavant, laissant deux orphelins. Ce père est toujours qualifié de *propriétaire*, ou *propriétaire rentier*<sup>1</sup> et la mère de Léonie, Marie TOURENC, cultivatrice. Plusieurs enfants avaient précédé Léonie. Quatre furent légitimés par le mariage des parents en 1843 : Victor Adolphe, François Ferdinand, Joséphine et Emile Marc. Julia Macilia, Marie, Anne naquirent ensuite en 1844, 1846, 1847. Et trois filles suivirent Léonie : Eléonore née en 1851, Lucrèce en 1853 et Adèle en 1856. Ces deux dernières devinrent très proches de Léonie.

Si tous ces enfants virent le jour à Die (Drôme), au domaine de Graton, les parents habitèrent ensuite Romeyer. C'est là que se maria Léonie le 1<sup>er</sup> février 1868 avec Pierre Ulysse MARTIN ROCHE. Elle avait 19 ans.

Le contrat passé la veille à Die, chez Maître REYNAUD, stipule que l'union est faite sous le régime dotal<sup>2</sup>. Léonie apporte, outre une somme d'argent, « *divers effets mobiliers à l'usage de sa personne et formant son trousseau, dorures et bijoux* ». Les biens d'Ulysse et des parents ROCHE sont détaillés ici aussi de façon très explicite : « *bâtiment[s ?] d'habitation et d'exploitation, jardins, prairies, terres labourables et bois, formant divers articles détachés, ...administrés en corps de domaine et situés sur la commune du Villard-de-Lans (Isère) et de St-Martin-en-Vercors (Drôme). Le chef lieu d'exploitation dudit domaine se trouve sur la commune du Villard-de-Lans, au qua[rtier] de Rebouly ou D'harbouly.* » Exploitation qui consistait à ce jour en « *huit bœufs, un cheval et divers attraits...d'agriculture réputés immeubles par destination.*<sup>3</sup> »

<sup>1</sup> Les indications de magistrat ou sous-préfet, lues sur des sites ça et là, n'apparaissent pas dans les actes lus. S'appliquent-elles vraiment au père de Léonie ou à d'autres CHEVANDIER de cette famille ? Néanmoins, les notables sont présents dans cette famille CHEVANDIER.

L'appellation de *propriétaire*, qui se réfère plus à un état qu'à une profession, est fréquente dans les actes du XIX<sup>ème</sup> siècle et même après. En diverses régions.

<sup>2</sup> Ce régime a été supprimé en 1966.

<sup>3</sup> Archives familiales

Son mari, Pierre Ulysse MARTIN ROCHE, que Léonie évoquera toujours sous le diminutif d'Ely ou Elie, était cultivateur à *Herbouilly*, où il était né le 9 juillet 1842. Il avait plusieurs frères et sœurs. Martin, Victorin, Léonie (ROCHE) apparaîtront dans le récit. En revanche, le père d'Ely, Pierre Honoré MARTIN ROCHE, dit *domestique à Saint-Martin*, était natif de Saint-Agnan-en-Vercors<sup>4</sup>. Il épousa Fanie BOUTIN le 15 janvier 1838 à Saint-Martin-en-Vercors. Et, le 24 octobre de la même année, la naissance de leur premier enfant, Marie Philomène, est déclarée à « *Herbouly hameau de cette commune* »

Sans doute, Léonie a-t-elle suivi son mari à Herbouilly dès son mariage en 1868. L'aîné des enfants, Francelin y voit le jour le 4 avril 1870. Sa sœur Claudia suit le 19 mars 1872. Gustave, né le 21 janvier 1874, a tout juste 3 mois quand commence la correspondance de Léonie. Lettres qui nous font passer quelques années à Herbouilly. Tantôt adressées à la mère ou aux sœurs cadettes - Lucrèce et le plus souvent Adèle - les lettres sont les témoignages d'une vie familiale et locale. Si celles destinées à la mère sont assez rares, c'est tout simplement parce que Marie TOURENC ne sait pas lire. Quelques fautes d'orthographe, de grammaire et l'absence de ponctuation ne font pas d'ombre à une maîtrise surprenante des structures de la langue écrite. Un style naturel et étonnant dans la modernité.

## Nostalgie

Dans une des premières lettres, datée du 16 avril 1874, Léonie s'adresse à sa « *bien chère maman* » qui vient d'écourter un séjour à Herbouilly. Dans cette lettre, on sent déjà poindre nostalgie, déception et regrets : « ***...depuis que vous êtes parties je trouve le temps bien long mais enfin il faut pourtant me résigner à rester seule car il faut l'avouer ce n'est pas un plaisir d'être ici parce que mes enfants sont trop bruyants je voyait bien, ma chère maman, que vous languissiez aussi je n'est pas voullut persister à vous faire passer les fêtes avec moi.*** » (16/04/1874)

Si Lucrèce, mariée, habite Chatillon, Adèle est restée à Die où elle travaille au service d'un oncle CHEVANDIER. La mère, maintenant, veuve, oscille entre Die et Romeyer. Jean Pierre CHEVANDIER y est décédé le 15 août 1873, à l'âge respectable de 84 ans.

Le verbe *languir* entre dans la durée car il revient fréquemment, au-delà des expressions plus convenues que sont « ***...je la languis bien...tu dois languir ...ne me faites pas languir...*** » Cet ennui s'appuie sur un besoin vital de la jeune femme de voir sa propre famille. « ***Il faut vous décider à venir me voir***, écrit-elle le 1<sup>er</sup> janvier 1877.....***il est bien temps que tu viennes...c'est à votre tour de venir me voir*** (01/01/1877) ***...tu ni met pas de bonne volonté car après tout si vous voulliez bien vous pourriez venir... toujours vous me prometer toi et Lucrèce que vous allez venir me voir et jamais vous venez...*** »(13/10 et 20/08/1877)

Cette déception, ces regrets, cette nostalgie reviennent tout au long de la correspondance. En s'amplifiant ! Le 13/10/1877, parlant de leur mère, Léonie confie à Adèle : « ***sa visite ma bien fait plaisir mais ce plaisir na pas été de longue durée car quand on reste 3 ans et demi de venir voir une fille et quelle n'a pas pu rester 3 semaines cela n'en vau pas la peine surtout pour maman qui n'a absolument rien à faire mais il paré quelle n'était pas bien ici je comptais bien qu'elle resterais ici jusqu'à ce que je fus accouché mais non je ne peux compter sur personne je suis bien seule ...*** »

<sup>4</sup> Les décès des grands-parents d'Elie, Jean Louis MARTIN ROCHE et Françoise Marguerite REYMOND, ont eu lieu en 1830 et 1834 aux Bérards, commune de Saint-Agnan.

Le 7 août 1881, elle reproche à Lucrèce qui ne lui écrit pas « **...Tu me dis que tu a bien du travail mais voyons toi qui n'a que deux enfants comment dois-je faire moi qui en ai quatre et puis quatre cochons et le ménage. »**

Qu'est-ce qui emmène Léonie vers l'écriture? Est-ce une compensation aux visites qui lui manquent dans ce lieu isolé ? Elle reconnaît que « **le temps ne dure pas quand on s'entretient avec ceux qu'on aime,** » ajoutant « **cependant il faut te quitter car mes yeux se ferment.** »(11/10/1876) Elle écrit avant de se coucher ou quand les enfants dorment. « **Il faut que je profite du moment que mes enfants dorment pour répondre à ta lettre.** » (12/1874) Elle s'arrête à leur réveil « **...il faut que je termine voilà Gustave qui se réveille.** » (08/09/1874)

Aller à Die ou à Châtillon, ce n'est pas l'envie qui lui manque. Mais ce serait faire abstraction des enfants et du travail qui incomberaient à Elye en son absence. Quand, rarement, l'occasion se présente, elle la saisit. Le 4 octobre 1879, elle croyait l'avoir trouvée et le dit à Adèle . « **...Je croyé pouvoir aller vous surprendre j'aité dessendu exprès pour savoir si la personne qui devait me mener été toujours décidé à partir puis nous avions convenue de partir lundi te dire comme j'aité contente de penser que j'allé vous serrer toutes dans mes bras va je né mis pas longtemps pour monter de St Martin et puis en arrivant ne faut il pas qu'Ely me dise aujourd'hui l'inspecteur de Grenoble est venu ici il revient demain, il va coucher trois ou 4 jours et puis il doit monter aussi des messieurs de Grenoble un de Chatillon. Ils devaient tous venir cette semaine si tu savais comme cela m'a contrarié.** » Occasion manquée mais partie remise car Léonie écrit le 31 décembre suivant après un retour de Die.

Le trajet d'Herbouilly à Die n'est pas en ce temps-là une petite promenade. Il faut deux heures de marche pour se rendre à Saint-Martin. Aller à Die passe par le col de Rousset. Quand la neige ne l'empêche pas ! La montée d'un col ne se fait pas beaucoup plus vite en voiture à cheval qu'à pied. Quand elle propose à sa sœur et à sa mère qu'Ely aille à leur rencontre, Léonie nous donne une idée du temps mis pour cette pérégrination : « **...Lucrèce peut venir coucher à Die et puis vous partez de bon matin et nous nous partons aussi de bon matin. Ceux qui arriveront au col attendront.... A cause du poulain, la jument ne peut pas coucher dehors...Si le poulain n'avait pas été si jeune, Ely serait allé vous chercher à Die. Mais il ne faut pas que cela empêche de venir parce que vous pouvez bien venir à pied jusqu'au col en partant de grand matin vous montez tout doucement. Pourvu que nous soyons au col à midi, nous pouvons bien venir coucher.** » (21/06/1877)

Parfois le voyage demande de coucher à Saint-Martin et, s'il fait froid, de ne pas oublier les couvertures.

## **Herbouilly...sa plaine...sa ferme**

Par les interrogations et l'intérêt suscités, cela mérite qu'on s'attarde un peu à ce toponyme.

*Herbouilly, Herbouilli, Herbouilly, Arbouli...* *Herbouilly* est une vaste étendue plane, toute en longueur, ce qui justifie l'appellation de *plaine*. Mais c'est une longue *plaine*, entourée de versants boisés ou rocheux. Et c'est une plaine à plus de 1000m d'altitude !

Au fil des siècles, le lieu fut nommé « *Montagne de Arboyllisio en 1339, Arbossyllyone, comba au XIV<sup>ème</sup> siècle, Arboly en 1645, Darbouly au XVII<sup>ème</sup> siècle, Arboulie en 1700<sup>5</sup>* »

<sup>5</sup> « *Les noms de lieux du Vercors. Essai de toponymie régionale* », René Truc, Editions A Die,

Sur sa carte du XVIII<sup>ème</sup> siècle, Cassini n'a pas connu ce lieu en tant qu'habitat, mais il l'a représenté par une minuscule tache claire, couverte en partie par le mot *Barbu* de « *Bois Barbu* ». Après la Révolution, les comtes de Sassenage furent dépossédés du lieu, convoité aussi naguère par les évêques de Die. La création des départements et leur délimitation firent l'objet de conflits entre les départements de l'Isère, avec la commune de Villard-de-Lans et les communes du Vercors dans la Drôme. Ce dernier département considérait que la limite devait suivre les crêtes de la Sambue. Villard-de-Lans désirait la propriété d'Herbouilly... Parallèlement, quelques paysans corrençonnais, sans en être propriétaires ni autorisés, pensèrent pouvoir s'approprier des espaces où ils exploitèrent des terres<sup>6</sup> et construisirent quelques chaumières. On ne sait pas si ces habitations étaient permanentes ou d'estive. Toujours est-il qu'après 1806, la démolition en fut ordonnée et exécutée<sup>7</sup>.

Vers 1830, les plans napoléoniens de Saint-Martin-en-Vercors, laissent voir dans la section nommée *Arbouli*, les indications suivantes : *plaine d'Arbouli*, *rocher d'Herbouli*, *pâturages d'Herbouli*<sup>8</sup>. Une seule maison apparaît *dans la parcelle 26*, au lieu-dit *La Jeanne*, au long du chemin de Valchevrière. Sur ce plan, une limite entre les deux communes de Saint-Martin et du Villard-de-Lans est dessinée, comme celle visible sur la carte IGN actuelle : elle traverse cette *plaine*. On se trouve à la limite de 2 communes, 2 départements, 2 régions. Cela justifie que les documents se trouvent tantôt dans la Drôme, tantôt dans l'Isère. Dans les registres d'état civil de Saint-Martin, au fil des actes et des années, ce lieu a pris ces dénominations variées. Tantôt « *terroir de la commune du Villard-de-Lans [Isère]* », tantôt « *hameau de la commune de Saint-Martin-en-Vercors [Drôme]* ».

Compte-tenu des informations glanées sur les registres d'état civil, on peut supposer que les MARTIN ROCHE se seraient installés à Herbouilly vers 1838,<sup>9</sup> où ils auraient construit leur habitat. Car *La Jeanne* ne correspond pas à la localisation de la ferme appelée ultérieurement *ferme Roche*.

Un habitat sans accès à l'eau ne peut se concevoir. Ici, elle jaillit de 2 sources, l'une au septentrion, l'autre située au sud-est par rapport à la maison, au pied du Pas de la Sambue. Par des conduites en poterie, elle arrivait à la ferme dans un bassin<sup>10</sup>.

Si, par le *Pas de la Sambue*, on accède à Corrençon, des passages permettent toujours des communications vers Villard-de-Lans et Saint-Martin-en-Vercors. De nos jours, Herbouilly se trouve encore à la croisée de chemins.

Comme naguère ! Lorsque Léonie évoque des visites qui laissent penser que la ferme d'Herbouilly pouvait déjà être un lieu de rencontre, d'hébergement et de promenades. « ***Nous avons les bergers de provence*** » dit Léonie, ajoutant « ***on ne dirais pas qu'on soit en montagne presque tous les soirs, nous avons notre plaine maison de monde ...*** (11/10/1876) ***Il viens presque tous les jours du monde.*** » La promiscuité avec les beaux-parents apparaît pour la première fois : « ***Il faut aussi vous dire qu'il est venue des demoiselles de Grenoble qui ont restées un mois chez le père Roche.*** »(29/08/1879) A Lucrèce, elle

<sup>6</sup> Prairies et champs d'avoine et de seigle,

<sup>7</sup> Article de Robert Chagny - Les cahiers du Peuil – 2011 – Editions de la communauté de Communes du Massif du Vercors.

<sup>8</sup> AD Drôme 3P 3564/6 et 7 ; 3P 3564/16 et 17 ; <http://archives.ladrome.fr/>

<sup>9</sup> Aucun recensement de population n'est disponible à Villard-de-Lans pour la période antérieure à 1897.

<sup>10</sup> Ce bassin, plutôt réservoir que dépression à la surface du sol, existe toujours. Quant à la source, sous le pas de la Sambue, l'eau a été captée et arrive maintenant à un autre petit bassin où l'on peut boire frais.

écrit « ***J'ai presque tous les jours du monde étranger...Il faut que je te quitte il arrive du monde pour dîner.*** » (11/09/1880)

C'est aussi un surcroît de travail mais cela n'empêche pas Léonie de se sentir seule et de préférer des moments d'intimité familiale : « ***Nous somme si bien quand nous n'avons point d'étranger que je suis dans un autre monde.*** » (28/11/1880)

« ***J'ai bien de l'ouvrage...j'ai peu de temps à moi...je ne fais pas comme je le veux mais bien comme je le peux*** » lit-on souvent. « ***Je suis toujours à travailler comme une pauvre servante...mais enfin c'est pour moi que je travaille*** » avoue-t-elle aussi. (10/11/1878)

Un soulagement pointe en avril 1879. Un domestique est engagé depuis un mois. C'est un jeune homme de 28 ans, cousin germain d'Ely. Récemment marié, « ***sa femme est à la fabrique. On lui donne 300 fr pour 10 mois.*** »

A Die, vignes, arbres fruitiers, vers à soie sont des ressources économiques, Herbouilly ne permet qu'une agriculture de montagne pas uniquement de subsistance. On vend des récoltes autant que du bétail. On est content quand on a ***ramassé*** les avoines et que la récolte est belle. On craint les aléas climatiques qui peuvent la compromettre : grêle, pluie, sécheresse, vent. Les avoines<sup>11</sup>, si souvent évoquées, ne sont-elles pas notre pétrole actuel ? Après, il faut aller ***chercher la mécanique*** pour ***battre***. On est soulagé quand on a ***tiré*** et ***ramassé*** les pommes de terre. Parfois, les fenaisons ne sont pas terminées en août et le battage attend encore à la mi-septembre. 1875 ne fut pas une bonne année. « ***Nous n'avons pas encore fini de faner*** écrit Léonie le 9 août, ***...Il fait si mauvais temps qu'il faut toujours courir quand il fit beau nous allon commencer de faire le seicle*** » (seigle ?) « ***...Nous n'avons pas encore moissonnés.***(09/08/1875)

Mais on a le sens du cours des prix. Quand l'avoine ne se vend pas d'un assez bon prix, on la garde pour la mettre sur le marché au printemps suivant.

Le 6 mars 1880, le printemps est précoce : « ***nous avons un temps superbe point de neige on dirai que nous sommes au mois de mai.*** » En revanche, le 9 mai suivant, Ely ne peut pas « ***aller à la foire au Pont en Royans car il fait si froid et puis il y a de la neige et on doit bien avoir peur de la gelé.*** »

On engraisse aussi des cochons, 2 puis 3, puis 4. C'est souvent Léonie qui s'occupe d'aller « ***ramasser au cochons avec [son] petit au bras.*** » (08/09/1874) Pas toujours par plaisir ! Sans être envieuse, elle exprime des regrets auprès de sa mère et sa sœur : « ***que vous êtes heureuses vous autres qui êtes toujours bien propre.*** »(08/09/1874) On vend ces cochons en décembre, à la foire du Villard ou de La Chapelle. On en garde pour sa propre consommation.

Et on élève des vaches que Léonie traite seule si son mari ne peut pas la seconder. A Lucrèce, le 10 mai 1880, elle demande : « ***Si tu pouvais avoir l'occasion de nous envoyer ton petit « beneton » de fromage fort nous te le remplirions et nous le retournerions ...car cette année le lait ne me manquera pas j'ai quatre vache au lai et une qui na pas encore fait son vau. Ce qui fait cinq*** ».

<sup>11</sup> Céréale, source d'énergie pour le bétail, qui s'acclimate très bien à l'altitude.

L'aide des enfants est substantielle et précoce. « **Francelin** [4 ans] **commence à m'aider un peu il soigne le petit Gustave** [3 mois]. Même s'il « **est si étourdi qu'il se fait gronder.** » Deux ans plus tard : « **Francelin**, [6 ans] **garde les vaches, Glodia** [4 ans] **et Gustave** [2 ans] **sont toujours avec lui.** »

« **Nous n'avons point de domestique depuis la Toussaint il faut que les petits gardent les bêtes et Glodia m'aide déjà comme une petite servante.**(28/11/1880)

« **Je t'assure**, avoue-t-elle à Adèle, **que ces pauvres enfants travaillent bien.** » A ce moment-là, Francelin a 11 ans, Glodia 9 ans, Gustave 7 ans, Henri 3 ans.

Aux pêches, aux raisins et aux traditionnels nougats du jour de l'An, reçus de Die, on offre les produits du travail de la ferme. Elle prévient : La « **semaine passé je vous ai envoyé une caisse il y avait deux fromages et un pot de beurre un peu de lard puis huix sossices** » (01/01/1877). Malheureusement, le rendez-vous fut manqué entre Ely et le voiturier (un marchand de vins, souvent) qui devait assurer la commission et la caisse fut laissée à *Tourtre* en attente d'une autre occasion. La transmission des choses et des informations n'a sans doute pas bien changé depuis les temps reculés du colportage. Mais Léonie n'accepte pas tous les services proposés : « **elle ma dit si je voullais rien envoyé à Die j'ai répondu que non...dans tous les cas si je voullais envoyer quelque chose se ne serait pas chez elle que je m'adresserais tout se monde je le déteste.** »(31/07/1881) Comme est-elle perçue par le voisinage ? Qui est ce monde abhorré ? Faut-il le voir dans cette lettre écrite depuis Saint-Martin un certain 18 juillet<sup>12</sup> ? « **...aujourd huit on fait la fête de la republique si tu voyais comme c est beau pour un petit pays comme St-Martin on en ferait pas si beau pour le passage d'un évêque ou pour la fete Dieu aussi a la messe je n est pas pû m'empecher de pleurer de voir les enemies de la religion triompher ...on dit que mercredi c 'été manifique a Die quand tu mecriras tu me diras si c est vrai**»

Est-ce l'isolement qui la rend si intolérante ? Ou une forme d'engagement vers des opinions qui ne lui plaisent pas ?

Elle ne se cache pas pour déprécier ce pays où elle vit. « **Ce n'est pas à St-Martin qu'on trouve de pareils bonbons...de si bon miel...** » répond-elle, lorsqu'elle reçoit nougat et miel de sa famille. « **Tu sais que nous somme dans un pays où il n'y a rien de joli** » s'excuse-t-elle auprès de son neveu, pour ne pas lui avoir envoyé d'étrennes.(03/01/1880) Il semble que cela consiste fréquemment par un envoi d'argent. Mais pour envoyer de l'argent, il faut aller *au Villard* ou à La Chapelle.

Les *vogues*, qu'elles se tiennent à St Martin ou ailleurs, rencontrent son adhésion. Ces *vogues*<sup>13</sup>, dont parle beaucoup Léonie comme des occasions de retrouvailles dans la gaieté, sont, comme les foires, des moments d'échanges de toutes sortes. Saint-Martin est bien plus souvent mentionné que *le Villard-de-Lans*. Quant à Valchevrière, seul un acte passé chez notaire montre que ce lieu existe dans le voisinage.

<sup>12</sup> Aucune mention de l'année.

<sup>13</sup> Une vogue : terme courant en Dauphiné et dans certaines régions du sud-est pour désigner la fête patronale d'un village.

## Selon la volonté divine...

Tout semble donc se passer davantage à Saint-Martin, même s'il faut deux heures pour aller à la messe.

Ces lettres témoignent d'une conviction religieuse qui dépasse les expressions convenues telles que *grâce à Dieu* ou *Dieu merci*. « **C'est le bon Dieu qui le veut que sa volonté soit faite** ou **Nous devons remercier le bon Dieu que nous soyons tous guéris** » (1877) prennent toute leur signification, le 23 avril 1880, en nous emmenant même dans le secret du confessionnal, lors d'une mission à Saint-Martin.

Cette ferveur religieuse s'inscrit aussi dans les conseils donnés à ses sœurs. A Adèle, après avoir évoqué Anne dont la vie prend un mauvais tournant, elle recommande : « **Au moins toi ma bonne Adèle, sois bien sage. Rappelle-toi toujours des promesses de notre première communion. Tiens-les toujours et tu seras heureuse.** » (13/10/1877) Elle la charge aussi de prendre garde à une fréquentation de leur mère, pas trop à son goût : « **Pourquoi ma mère va telle toujours chez la fifi O... ce n'est pas la maison qu'une femme vertueuse doit fréquenter tu sais que la fifi est une femme sans réputation et sans religion ainsi tache moyen d'empêcher ma mère d'aller dans cette maison.** » (13/10/1877). Intransigeance envers ceux qui ne partagent pas ses opinions ou soucis du *qu'en-dira-t-on* ?

A Lucrèce, après son départ de France, elle demande s'il y a un prêtre dans le village et ajoute : « **La ba tu trouveras peut-être plus de religion qu'ici.** » (25/08/1881)

Cela revient aussi dans le choix des parrain / marraine au baptême d'Henri<sup>14</sup>. Choix qui revêt une importance toute particulière. L'un et l'autre appartiennent à la famille GLEY-NAT de Rencurel. Si ces deux personnes doivent être représentées au baptême, c'est que tout récemment l'un *a pris la soutane* et l'autre *est partie au couvent*. Elle termine par : « **Je pense avoir mis de bons parrains.** » (03/03/1878) A Emile, son neveu, elle écrit : « **Toi qui es près de l'Eglise prie bien le bon dieu pour tes cousins... sois donc bien sage et surtout bien pieux...** » (03/01/1880)

Par contre, quand Adèle envisage de devenir religieuse, la répartie de Léonie n'est pas celle que sa piété nous laissait attendre : « **Garde-toi bien d'aller au couvent...Ne fait jamais cela car tu serais trop malheureuse.** »(20/08/1882)

## Conseils et mises en garde

Est-ce cette moralité religieuse qui conditionnait tous les conseils et mises en garde distillés sans modération au fil de cette correspondance ? Ou une forme de caractère de cette femme qui n'en manque pas et dit ce qu'elle pense, avec franchise. La conseillère avisée, anxieuse, perspicace et prudente semble primer sur la donneuse de leçons. Elle tire les gens vers ce qu'elle voudrait qu'ils soient. Même si, parfois, elle se fait remettre à sa place.

La plupart des lettres étant adressées à Adèle, la sœur benjamine, c'est celle-ci (en répondant plus rapidement que Lucrèce) qui reçoit le plus de conseils.

Dès les années 70, une prudente et clairvoyante sagesse émane de la mise en garde faite à Adèle lorsqu'elle annonce son intention de répondre favorablement à leur sœur Anna, partie à Paris. Certes, les conditions de travail d'Adèle chez l'oncle sont pénibles et demandent beaucoup d'abnégation. Mais Léonie conjure la patience et recommande : « **Tu veux aller à**

<sup>14</sup> Henri Alfred Louis ou Louis Alfred Henry ROCHE est né le 23/02/1878.

**Paris...Oh ! si je suis sûre que tu fusses heureuse à Paris et que tu gagnes 600 fr comme Anna le dit mais tu vois moi mon Adèle je ne crois pas cela ...Je n'est guère confiance à Anna pour te diriger dans ce Paris crois-tu elle languis j'en suis bien sûr elle voudrait pouvoir te décider a aller la trouver comment ce fait-il qu'elle te trouve des place de 600 f et qu'elle en est une quelle gagne que trante f par mois, il faut lui dire qu elle prene cette bonne place et quelle t'en procure une autre et que tu iras la trouver dans un an... » (23/04/1870 [ ?]) La conscience d'une vie parisienne plus coûteuse qu'on croit est dans la dernière phrase... très actuelle encore ! « **L'argent est pénible à gagner, mais il est bien vite dépensé.** » Adèle n'a pas rejoint pas Anna. Le 5 mai 1878, Léonie dit toute sa peine à Adèle qui lui apprend le décès<sup>15</sup> de leur sœur à Paris.**

« **C'est dans ton intérêt que je te parle** lui assène-t-elle, quand Adèle veut vraiment quitter l'oncle qu'elle soigne. « **Je te conseille de ne pas quitter parce que tu sais où tu es mais tu ne sais pas où tu iras peut-être comme on dit tu quitteras le diable pour prendre l'enfer.** » (17/02/1876) Elle se fait néanmoins condescendante : « **il ne faut pas se laisser marcher sur les pieds quand on n'a pas tort...** » (08/01/1876) « **Il ne faut pas rester sans rien gagner Tu y passes du temps puis quand mon oncle sera mort Mme C...te mettra à la porte et puis que feras-tu ?** » Un projet d'établissement d'Adèle reçoit une réponse catégorique : « **...Pour louer un magasin, mais ma bonne Adèle, tu n'y penses pas. Comment veux-tu tenir un magasin a ton compte tu vois bien que tu es trop jeune<sup>16</sup> et puis il peut arriver des mauvais temps peut-être une révolution sous peut de temps. A Die comme ici tu dois en entendre parler. Je te prie, ne songe dans pas à de pareilles idées...que l'ennuie ne te fasse pas faire des sotises...Prends patience...Il faut faire ce que tu pourras et laisser dire pourvu qu'on te paie bien tes gages.**»(17/02/1876) Quant au différend qui oppose Adèle à une autre employée, c'est clair et net : « **A ta place je ne la craindrais pas du tout et je lui dirais si elle n'est pas contente de passer la porte la première.**»

La prudence est toujours de mise quand Adèle parle d'acheter une maison où elle pourrait accueillir sa mère. «**Tu es dans âge de faire tes affaires toutes seule mais fais bien attention que cette maison ne te fasse pas perdre de l'argent...fait bien attention qu'il n'y ait point d'inscription sur cette maison et que tu ne fut pas obligé de la payer deux fois...Tu seras obligé de payer les impositions et les réparations...Je souhaite que tu aies fait une bonne affaire.** » (20/02/1881)

Néanmoins, elle sait revenir en arrière quand elle craint d'être allée trop loin. Ne recevant pour Pâques, ni lettre ni visite de sa sœur, Léonie adresse ses excuses : « **si tu es fâché tu as bien tord car après tout je ne t'est rien empêché de faire si je t'ai dis des choses qui peut être t'on fait de la peine je ten demande bien pardon une autre fois soit tranquille, je ne dirais plus rien. Je ne conseillerais jamais plus rien.** » (01/05/1881) Il n'en sera pas tout à fait ainsi !

Dans le registre matrimonial, Léonie donne toute son énergie car les projets de mariage d'Adèle font aussi partie des mises garde.

Pour certains partis, elle laisse le jugement à sa sœur, tout en lui délivrant certaines réflexions du genre : « **Hélas ma chère Adèle si vous êtes né l'un pour lautre, personne n'y**

<sup>15</sup> Anne CHEVANDIER est née le 25 novembre 1847 à Die. Elle est décédée le 22 février 1878 184, rue du Faubourg Saint-Antoine à Paris 14<sup>e</sup>. Elle exerçait alors la profession de lingère et demeurait à [ ?]issannes (Seine) - Archives Paris.fr V4E4175.

<sup>16</sup> En 1876, date de la lettre, Adèle a juste 20 ans.



*pourra rien...que veux-tu on dit souvent il na rien mais il faut bien croire que la fortune ne fait pas le bonheur. On voit des personnes qui en se mariant se crois riche parcequ'il [ont] 2000 ou 3000 f de dot mais moi ...je dis que le jeune homme économe laborieux et vertueux ne peut pas rendre une femme malheureuse...tu connais ce jeune homme, tu as assez d'intelligence pour voir s'il est capable de pouvoir faire un commerce.... Je ne souhaite qu'une chose c'est que tu sois heureuse comme tu le mérite. » (11/06/1879)*

Pour l'un en revanche, elle avait fait part de toute sa réticence : « **Pierre T...Pour moi je nest rien a te conseiller mais je sais que pour moi je n'aurais jamais pris Pierre car tu dois savoir comme il est bête ignorant point d'intelligence...C'est une bête brute...tu dois le connaître... c'est le frère de Jean...puis ma chère ne crois pas que dans le mariage soit tout rose. Oh non ! C'est dans ton intérêt que je te parle.**(20/08/1877). Cela nous laisse penser que le mariage avec Ely n'a pas été imposé à Léonie. Elle félicite aussi sa sœur d'avoir abandonné un projet avec un jeune homme, auquel elle reprochait, bien qu'il «**ait l'air bien brave,** » de ne pas bien s'entretenir, et d'être « **trop politique.** » (06/03/1880)

Tout autrement est perçue son intervention à propos du mariage de sa belle-sœur, Léonie ROCHE, dont la conduite est très libre. Elle l'avait prévenue « **qu'elle serait malheureuse et que ce garçon était un mauvais garçon** », demandant à ses beaux-parents « **à quoi ils pensaient de mettre leur fille dans une telle famille.**» On lui fit alors remarquer que cela ne la regardait pas. Si toute vérité n'est pas bonne à dire, l'avenir donne raison à Léonie. A la suite d'une bataille, le gendre est condamné. Elle peut alors confier à sa sœur : « **Le père Roche, si tu voyais comme il est attrapé. Il n'est plus venu ici depuis que son gendre est en prison. Je t'assure que cela ma fait faire du mauvais sang de sentir que j'ai un beau-frère à Die en prison.**» (06/03/1880)

De la belle famille et d'autres susceptibles habitants à Herbouilly, les évocations restent vagues. Parfois on parle de voisins sans les nommer ni les localiser avec certitude. Une phrase atteste la présence du beau-père : « **comme mon beau-père descend aujourd'hui dimanche, je profite de son occasion pour vite vous donner de nos nouvelles.** »(18/12/1881) La belle-mère est très rarement présente dans les écrits. Il faudra attendre une autre circonstance pour la voir apparaître.

Martin, « **qui se dispute quelques fois avec son père** », est un frère d'Ely. Souvent mentionné pour des commissions, il fait aussi parler de lui, pas toujours en bien. Un autre, Victorin, plus jeune frère, retient toute l'attention de Léonie. C'est lui qui « **fut chercher l'accoucheuse** » le 23 février 1878, à la naissance d'Henri Alfred. Le 3 mars 1878, on apprend qu'il a tiré au sort le numéro 34 au recrutement militaire. Un peu plus d'un an plus tard, Léonie raconte : « **...en arrivant à St Martin j'appris une bien triste nouvelle...le pauvre Victorin est mort c'est M. GLEYNAT qui a reçue son décès autrement mon beau-père n'a point reçu de mortuère.** »(01/07/1879) C'est à Villard-de-Lans, que le décès est transcrit. Soldat au 61<sup>e</sup> de Ligne, Victorin avait été recruté à Grenoble avec la classe 1877. Il est entré à l'hôpital de Saint-Mandrier (hôpital militaire de Toulon) le 19 juin 1879. Il y est mort le 26 juin suivant, de fièvre typhoïde<sup>17</sup>.

Léonie montre alors toute son affection pour le jeune homme : « **...te dire la chagrin que j'ai eû.... pauvre garçon Lui qui été si brave ! Oh ! Je le regrette bien...Francelin a bien pleu-**

<sup>17</sup> Villard-de-Lans : AD 38 5<sup>E</sup>551/13- page 182

**ré son parrain »**. Alors, la jeune femme demande à sa sœur de lui acheter une « **robe noire en reps.** »(01/07/1879

Les conseils vont souvent de pair avec les reproches de ne pas lui écrire, de ne pas lui répondre assez vite. « **Tu deviens rare comme les beaux jours** » reçoit Adèle le 25 décembre 1877.

## Sujet de préoccupation récurrent : La santé

Point n'est besoin d'être militaire pour se voir affecté de la fièvre typhoïde. Elle est dans le Vercors. Et c'est en plus la surinfection qui est à craindre. Même si on n'apprend pas toujours le nom de la maladie, la santé des uns et des autres tient une place très importante dans ces échanges épistolaires. Bien compréhensible !

A Herbouilly, d'inévitables maladies infantiles font craindre le pire. Cela va **des coups d'air au cou**, au **chaud et froid**. La coqueluche touche les enfants en mai 1878. « **Francelin est bien malade.** [On a] **presque eu peur de l'enterrer.** » (05/05/1878) Tous ont la coqueluche. « **Glodia avant-hier nous l'avons cru perdue** », lit-on en 1881. En ce cas, on envoie le berger à Saint-Martin à la recherche de remèdes. Un remède traditionnel contre la coqueluche : « **je vais essayer de les purger.** »

Léonie n'a pas une santé florissante. Elle se dit souvent bien maigre, pesant 39 kg, n'ayant pas de santé, ne dormant pas la nuit. En mai 1879, l'inquiétude est à son comble. Léonie se met au lit. « **Un chaud et froid changé en rhumatisme** qui l'a fait **tant souffrir que le médecin et le curé sont monté le même jour** ». Elle demande à ce qu'on envoie chercher la famille. Mais trop de neige au col de Rousset empêche de passer. Ely se fait du mauvais sang. « **Quesqueque je vais faire si tu viens à mourir ?** » (11/06/1879) Elle guérit. Et *la bonne Adèle*, pour la remonter et la faire dormir, lui envoie du vin de quinquina et des infusions de feuilles d'oranger.

Quand les maladies sont contagieuses, cela multiplie l'inquiétude. En janvier 1881, on apprend : « **La fièvre tiphohide est dans le pays...il vient de mourir la femme de notre voisin...elle a bien souffert...on a été obligé de l'attacher le jour avant quelle meure.** »

1881 : en janvier, la coqueluche est dans la maison ; en juillet-août, « **la vérole est dans le Vercors.** »

Parfois c'est tout de même moins grave. Si tout se passe bien ! En août 1877, Léonie révèle : « **je suis ni en bien bonne santé ni bien malade je fait mon ouvrage mais avec beaucoup de peine... la maladie que j'ai vau autemps vous le dire... c'est une maladie de 9 mois.** » (20/08/1877)

Grabataires ou en bonne santé, on garde ses *vieux* jusqu'au bout. En juin 1881, le père ROCHE a été malade, en 1885 aussi, mais il guérit. Par contre « **la pauvre grand-mère<sup>18</sup> est tombé presque dans l'enfance il faut que la pauvre mère Fanny la change comme on change un enfant juge si cela est pénible. El las on ne sais bien pas ce qu on va devenir aussi il faut bien soigner nos enciens pour être bien soigné a notre tour.** » (21/10/1885)

## L'instruction des enfants

La santé de ses enfants est une préoccupation bien légitime pour cette mère courageuse. Transmettre l'instruction qu'elle a reçue en est une autre.

<sup>18</sup> Probablement une grand-mère BOUTIN, puisque les grands-parents ROCHE avaient déjà quitté ce monde.

« **Je leur fait dire leurs leçons tous les jours mais je crois que Glodia aura meilleure tête que Francelin.** » (décembre 1874) « **Je vais commencer de faire l'école à mes petits.** » (31/12/1878).

25 Décembre 1875 : la maman/maîtresse est récompensée de sa peine et annonce : « **Francelin commence à lire ce qui me fait bien plaisir parce que je me donne bien de [la ] peine pour leur faire dire leur leçon.** »

Car tout se fait sans perdre de temps : « **...Et puis j'ai fait sept drap de lit et j'ai ourlé une douzaine de mouchoirs tout cela en faisant l'école à mes enfants.** »(18/01/1880) ...« **Je raccommode mon linge en faisant la classe à mes quatre.** » (24/01/1881)

L'école est loin. Les enfants la fréquentent irrégulièrement. Le 3 janvier 1880, on peut apprendre que « **depuis le mois de mai ils n'ont pas tenu la plume...ils voudraient bien écrire à leur tante mais ce n'est pas le manque de volonté mais le manque de savoir nous n'avons encore point d'institutrice je pense qu'il en viendra une au 10 de ce mois.** »

Cette mère est prête à faire des sacrifices. Elle veut le meilleur pour ses enfants. Sujet de désaccord avec Ely. Lui voulait les mettre à Saint-Martin. Elle n'est pas d'accord. Dès le 4 janvier 1881, elle écrit à Lucrèce : « **Cette année il ne vont pas à l'école. La raison est que nous n'avons pas de bons instituteurs à Saint-Martin pour la science on les dit bons. Mais pour la [papier déchiré] ils ne valent pas un sou.** » Léonie veut qu'ils aillent chez les frères et les religieuses<sup>19</sup>. Et c'est à Die. Alors, la bonne tante Adèle et la *bonne-maman* CHEVANDIER sont mises à contribution.

## 1881, les départs...

Le 15 décembre 1881, c'est le traîneau qu'Ely doit atteler, tant il y a de neige, pour conduire Francelin et Claudia à Die. Si les petits ont souffert du froid pendant le voyage, s'ils manquent à leur mère, ce qui importe pour elle, c'est qu'ils apprennent bien à l'école « **qu'ils soient bien sages et bien obéissants.** » Les recommandations vont à Adèle, à qui il est demandé de leur faire à chacun **un tablier noir**, d'acheter ce qu'il leur faut. Il faut aussi les « **[recommander] aux frères et aux religieuses [pour] que les autres enfants ne leur fassent pas de misère.**» Consigne est donnée à la grand-mère «**de ne pas leur faire prendre du café. Une bonne soupe leur fera plus de bien parce qu'ils en ont la bitude.**»(18/12/1881) Léonie n'oublie pas de demander les notes des dépenses.

L'épargne est un souci légitime. Souvent les lettres y font référence. En revanche, on est dans l'économie bien plus que dans le besoin. Léonie s'enquiert souvent, en cachette d'Elie, de savoir si sa mère a assez pour vivre. Si, en parlant de cette dernière à qui chaque enfant verse une contribution à l'entretien, la jeune femme écrit que sa mère doit savoir que **ses enfants ne sont pas riches**, on est très loin de « *La fille pauvre* » de Van Der Meersch. Les placements d'argent font l'objet d'entretiens. On se prête l'argent tout en gardant ses précautions. Par des billets, on garde trace des engagements et des dettes. Léonie s'y entend pour parler finance : hypothèques, placements, obligations et intérêts. Ely et son père sont propriétaires et continuent à avoir des projets d'acquisitions. En janvier 1882, un « **immeuble en nature de forêt situé sur la commune du Villard-de-Lans, mas du Penot et du Rioux, appelée les Broux, d'une contenance totale de sept hectares soixante neuf ares** »<sup>20</sup> est

<sup>19</sup> On peut penser que c'est là qu'elle a reçu cette facilité d'écriture. Pas auprès de sa mère, puisque celle-ci ne savait pas lire.

<sup>20</sup> Acte de vente du 29 janvier 1882 ; archives familiales

acheté par Ely à des propriétaires de Valchevrière. Cependant, Léonie se soucie de ne pas paraître au-delà de ses moyens. Quand elle demande à Adèle de lui acheter une robe noire pour le deuil de son beau-frère Victorin, elle la veut **« pourtant pas trop chère, parce qu' [elle] est trop mal placée pour avoir de jolies robes. »**

Autre projet qui rencontrerait bien l'assentiment de Léonie et lui permettrait de quitter Herbouilly. Quand le tenancier de l'hôtel à Saint-Martin décède en octobre 1884, on leur offre de reprendre ce commerce. Cela ferait bien plaisir à Léonie et aux enfants de venir à Saint-Martin. Mais Elie ? Voudra-t-il descendre d'Herbouilly ? La suite des événements permet de répondre par la négative.

1881 est le départ des enfants mais aussi celle de Lucrece et sa famille. Le mari, de cultivateur à son mariage, est devenu garde-forestier à Chatillon (Drôme).

Le 10 mai 1880, Léonie avait écrit à cette sœur : **« J'ai appris avec beaucoup de plaisir qu'on vous avait augmenté de 150 fr vous voilà bientôt dans l'Etat...Célestin a bien fait de vendre le bien parce que vous auriez bien de [la] peine et puis des fois point de récolte là au moins, vous n'avez pas peur de la grêle votre argent vient en dormant....tu es plus heureuse que moi. »**

Quelques lettres plus tard, un projet se précise. Célestin souhaite emmener sa famille en Afrique. L'inquiétude habituelle de Léonie s'exprime clairement. Elle engage Adèle à décourager sa sœur. Elle essaie elle-même de dissuader Lucrece et son mari : **« Je croyé parfaitement que vous auriez renoncé a ce projet qui t'éloigne d'une si grande distance...Je souhaite que vous ne vous repentiez jamais d'avoir quitté la France...quelquefois on crois gagner beaucoup en quittant son pays et ont gagne que d'ennuis et de repentir. »** (25/08/1881) Plus loin, dans la même lettre, elle n'hésite pas à se contredire : **« Si vous étier dans un bon pays et que vous y fussiez bien content moi, je déciderais Ely à vendre ce que nous avons ici et puis nous irions vous trouver et je crois que la maman et Adèle serais de mon avis. Alors nous serions tous ensemble. »** Une nouvelle fois, la jeune femme démontre son pouvoir d'autorité dans le ménage, son ennui à Herbouilly.

A la fin de 1881, tout le monde est parti. Le 28 décembre 1881, en même temps qu'elle fait part à Lucrece du départ de ses aînés, Léonie mentionne la réception d'une dépêche reçue de Philippeville. Les regrets éclatent : **« Oh ma chère que tu es loin ...toi qui est si bonne et qui était la joie de la famille serasse pour longtemps que tu seras si éloigné ? J'espère que dans quelques années, vous reviendrer ou bien nous syrons tous vous trouver. »**

Un désir d'Afrique naît dans ses pensées. Y partir ? Elle en rêve. Pourquoi pas ? À condition que toute sa famille l'accompagne ! Elle est avide de tout ce que Lucrece ne raconte pas assez à son gré. Dans le courrier, les questions fusent : **« Tu me donneras bien de détails...tu me diras si les vignes sont belles et si vous mangez des pommes de terre nouvelles...si tu as des poules et un cheval...si tu peu te procurez facilement du lait...si le café est bien cher... si vous manger du pain blanc...si tu n'a encore point fait d'amie de quelque femme arabe. Tu dois manger des oranges...des dattes... »** (04/07/1882) Elle n'oublie pas de s'enquérir si la voisine est pieuse et catholique. Elle dit aussi : **« Vous ne payez pas cher l'Arabe qui va vous acheter vos provisions. »** (13/02/1882)

On peut ainsi prendre conscience comment ont pu naître les souhaits d'émigrations françaises à cette époque, pas obligatoirement à vocation colonialiste. Que ce fut en Afrique ou en Amérique, c'était le désir d'aller où la vie semblait meilleure.

### ...et le retour des enfants ...« prodigues »...

La vie se poursuit à Herbouilly avec Gustave (6 ans), Henri (3 ans), auxquels est venu se joindre un nouveau garçon, le 5 novembre 1881 : Victorin Joseph, lequel reprend le prénom de l'oncle décédé durant son service militaire.

Léonie souhaite que les aînés restent étudier à Die jusqu'à l'été. Ely fait entendre sa voix : selon Léonie, il veut aller à Die à Pâques, « **chercher ses enfants pour lui aider à travailler.** » Curieusement, dans une lettre à Adèle, le 28 mars 1882, Elie<sup>21</sup> donne une autre version des faits. Il dit son intention de laisser ses enfants à Die, mais précise que Léonie, ayant voulu cacher son état, a été malade tout l'hiver ; il ne faut pas qu'elle se **tue de peine**. Elle a besoin d'eux pour l'aider. S'il pouvait trouver un bon domestique, il laisserait les enfants. Tout semblait bien aller à Die. Les enfants aimaient aller à l'école. Francelin y avait fait sa première communion. Mais ils n'y restèrent que trois mois et 23 jours ! La grand-mère qui a pourtant donné naissance à de nombreux enfants ne les supporte plus, arguant du fait qu'ils sont désagréables, que Claudia répond, qu'il faut se fâcher souvent...

Au début d'avril, par un temps plus froid qu'en décembre à l'aller, les enfants repassent le col de Rousset avec leurs parents, pour regagner Herbouilly.

La correspondance ultérieure avance une explication. Léonie demande pardon pour ses enfants, mais s'étonne qu'Adèle se soit toujours contentée de dire que tout allait bien, que tout se passait bien, que les enfants étaient gentils et bien élevés. « **Je croyais vous faire plaisir en mettant mes enfants chez vous et cela a été tout le contraire** » regrette-t-elle.(17/04/1882) La femme volontaire refait surface : « **Pourtant ma mère qui a eu onze enfants, elle doit bien savoir ce que sont les enfants et si quand Glodia lui répondé, elle lui avait donné une bonne jifle elle n'y serait pas revenu. Moi je ne pouvais pas les corriger d'ici** ». A Lucrèce, en lui recommandant la discrétion, elle raconte ce qui s'est passé en lui confiant un sentiment personnel : « **Je compris que ma mère n'aimée pas mes enfants ...[elle]ne voullais pas que mes enfants touchasse la moindre chose qui appartené a tes enfants aussi tu peux revenir les jouhet que tes enfants on laissait n'ont pas été gaté par les miens ...** » (30/12/1882) Marie TOURENC était-elle cette grand-mère qui marquait aussi ostensiblement ses préférences ? Ou bien le départ vers l'Algérie de la benjamine et de sa famille fut-il un tel déchirement pour Adèle et la mère, que cette dernière s'accrocha viscéralement à tout ce qui restait d'eux ? Léonie s'étonnait lors de sa visite de voir sa mère « **ne parler jamais que de sa Lucrèce et toujours en pleurant.** ». Sœur et mère fondaient en larmes dès qu'une lettre d'elle arrive, persuadées qu'elles étaient que tout n'était pas aussi bien en Algérie que Lucrèce voulait le faire croire.

D'autres se seraient brouillés. Léonie sait, par sa maîtrise de l'écrit, aplanir la situation, ne pas accuser et favoriser les explications. Puis, pour payer ce qu'elle doit, elle calcule au centime près tout ce que les enfants ont coûté dans un récapitulatif très précis<sup>22</sup>.

<sup>21</sup> Lettre sans aucune faute, qui laisse douter qu'elle fut de sa main. Une précédente lettre adressée à sa femme en séjour dans sa famille est toute autre et porte une signature différente.

<sup>22</sup> Exemple : « **8 sous de pain par jour c'est-à dire un kilog cela fait 12 fr par mois et bien les 3 mois et 23 jours qu'ils ont resté à Die, cela fait 45 fr pour le pain** ». (17/04/1882)

Mais alors, plus d'école ?

Iront-ils à Saint-Martin ? Iront-ils dans le hameau voisin de Valchevrière où une école s'est installée officiellement en 1882 ?

Que ses enfants ne puissent plus s'instruire tourmente au plus haut point Léonie. Elle les fait encore travailler. **« Je vais faire chiffrer mes enfants...Henri commence à lire »** (30/12/1882), annonce-t-elle. Parfois, lorsque le temps empêche les travaux au dehors, ils le font d'eux-mêmes : **« les enfants s'occupent à écrire lire et étudier »**. (28/11/1882)

A Lucrèce encore, elle livre tout le désarroi d'une ambition déçue : **« Je suis bien ennuyé sur l'avenir de mes pauvres enfants qui ne pourront et ne seront jamais que de pauvres bergers de vaches »**.(30/12/1882)

De St Jus-de-Claix<sup>23</sup> (3 heures de St-Martin), la supérieure des religieuses sollicite la venue de Clodia. Celle-ci voudrait bien y aller ; Léonie doit se résoudre à refuser : **« ...cette année je crois que je serais obligé de les garder tous avec nous, car l'argent nous fait défaut. »** (31/10/1882)

## 1882, une année horrible

Il faut dire que 1882 est une année catastrophique.

**« ...cette année est bien triste pour nous. Nos récoltes sont complètement perdue cette année tout nous tombe dessus le 13 septembre nous avons eû la neige le lendemain une forte gélé et puis toujours la pluie. Enfin pour en finir vendredi dernier 27 octobre nous nous somme cru perdu une tempête épouvantable un orage terrible qui a duré depuis deux heures du matin jusquas la nuis, va, ma chère tu peu croire que nous avons passé une triste journée tous mes enfants pleuré , a tous moment nous croyon voir le toi de la maison emportées le sierge béni a presque resté allumé toute la journée, Dieu mercie notre pauvre maison, n'a pas été endommagé mes nos récoltes sont perdus, Nous perdons vite mille fr d'avoine. Oh comme cela nous fait du tord...**

**...Le vent a tué un homme en le jetan par terre de desus sont toie si tu voyais ma chere les gros sapins que l'orage a cassé ou déraciné tu ne peû t'en faire une idée... »** (31/10/1882)

**...la semaine passée il a plu toute la semaine nous avons presque plus de neige, mais cette semaine la neige a remplacée la pluie, en tout ca cette année les fontaines ne doivent pas secher ...nos pommes de terre se gate bien... »** (28/11/1882)

Bonne nouvelle tout de même : un ours<sup>24</sup> ! Sous la plume de Léonie, la lecture est savoureuse. **« ...on a tué un ours ici il était bien gros il a pesé 150 kilogs on la vendu a Grenoble 180 francs ce sont des jeunes gens de St martin qui l'on tué sur la gardette, un des chasseurs à payé bien cher cette chasse son fusil a éclaté et lui a presque tout emporté la main, il faut que dans tous les plaisirs l'épine du chagrin y soit, »** (28/11/1882)

Seules joies de Léonie : ses enfants ! Se tenir debout, marcher, dire papa et maman, parler ; elle ne manque jamais de rendre compte de leurs progrès. Autre consolation ; les lettres. **« Quand je reçois de vos nouvelles ça me fait du bien »** avoue-t-elle à Adèle le 28 novembre 1882. Elle écrit à des heures très tardives ; parfois ses yeux se ferment.

<sup>23</sup> 38680 Saint-Just-de-Claix

<sup>24</sup> Un ouvrage mis en ligne sur [gallica.bnf.fr](http://gallica.bnf.fr), site de la Bibliothèque Nationale de France, mentionne la présence d'ours en 1899 dans la forêt du Vercors, à Prévalet et à Herbouilly. **« Bulletin de la société nationale d'acclimatation de France »**

L'acheminement du courrier n'est pas aisé. L'un ou l'autre le trouve ou le conduit à St-Martin. Le journal auquel M. Teisseire<sup>25</sup> l'a abonnée, conduisant le facteur à venir à Herbouilly, provoque à St-Martin une *affaire d'état* : « **Impossible que le facteur monte ici ils m'en font un crime a moi tous ces M. sont brouillé avec nous...le facteur est déjà monté quatre fois depuis l'abonnement ce qui ne lui était jamais arrivé depuis que je suis ici il monte mais bien[à] contre cœur.** » (14/04/1883)

En 1883, on apprend que Lucrèce aurait fait fortune. L'éventuelle belle position de sa sœur ne déclenche ni envie, ni jalousie. Léonie s'en réjouit, mais reste prudente et parle de projets (mines d'argent et de cuivre) comme de châteaux en Espagne. En août, il semble que Lucrèce soit venue en France. Le peu de lettres susceptibles d'en rendre compte ne permet pas de l'assurer. Lettres égarées ? Léonie a-t-elle enfin reçu ces visites qu'elle demande avec grande insistance ? Si on se rencontre, on n'a pas besoin de s'écrire. On a vraiment l'impression que les promesses tiennent souvent lieu de visites ; les CHEVANDIER ne se bousculent pas pour venir à Herbouilly. Quant à y rester quelque temps, comme le propose Léonie, c'est une autre histoire.

Seul, l'oncle CHEVANDIER, employeur d'Adèle, a dit à Léonie son plaisir de visiter ce lieu. « **Visite bien inatendue mais qui me fit grand plaisir. Heureusement je fut avertie une heure avant son arrivé cela me fit bien du bien car j'eû le temps d'arranger un peût la maison et de mettre des tabliers propre aux enfants ...il me semble voir notre pauvre papa. il trouve que j'étais bien heureuse d'être ici il me disais qu'il voudrais bien être a ma place<sup>26</sup>** »

Bel engouement qui aurait eu besoin d'être vérifié...sur la durée... On en voit encore tant d'autres, emballés par les bons côtés de la campagne, fuir quand les inévitables désagrèments surviennent.

Un voisinage existe. Sans être nommés, des voisins sont évoqués. On ne sait jamais leurs noms. On ne parle jamais de Valchevrière, pourtant plus proche que Saint-Martin !

## 1884...

Nouvelle naissance dans la famille le 3 juin : Paul Elie. Mais Léonie s'épuise et n'a pas de lait. Alors le petit Paul est nourri au biberon.

La ferme semble devenir de plus en plus, au fil du temps, un lieu de halte et de restauration au cours de promenades : « **beaucoup de monde cette année voilà cette semaine que nous avons eû beaucoup de voyageurs aussi je t'assure que je suis esquiné** » (07/09/1884)

En septembre, les maçons viennent arranger la *pauvre baraque*. Léonie se dit maintenant mal logée. Une fois de plus, les visites familiales promises tournent à l'annulation, à la grande déception des enfants qui croyaient voir venir aussi leur cousin Emile gardé par Adèle.

Consolation tout de même pour cette mère qui voit enfin son souhait se réaliser. Le 28 décembre 1884, elle écrit : « **Il faut te dire mon Adèle que j'aille tous mes enfants avec moi. Nous voullions mettre Glodia en pension et puis nous trouvions que c'éété trop cher et que nous n'étions pas assez riches pour les mettre tous en pension. Et bien, nous avons pris**

<sup>25</sup> Cette famille est souvent mentionnée dans les écrits de Léonie. Personne influente localement ? Propriétaire de Marie TOURENC à Die ?

<sup>26</sup> Lettre non datée

***une institutrice voilà un mois qu'elle est ici, c'est une jeune fille de La Chapelle qui a eû son brevet au mois de juillet dernier elle est bien gentille et surtout très pieuse. »***

Un **surtout** qui explique, peut-être, pourquoi les enfants n'ont pas fréquenté l'école de Valchevrière, laquelle était publique. Une préceptrice à domicile n'étant pas à la portée du premier venu, l'expression ***pas assez riche***, appelle celle de « *pas pauvre non plus* ». La jeune institutrice a toute la faculté de faire, avec cette fratrie, l'expérience d'une mini-classe unique. Francelin a 14 ans ; Claudia va sur ses treize ans ; Gustave va avoir 10 ans le mois suivant ; Henri (Alfred) aura 7 ans en février prochain ; Victorin vient d'avoir 3 ans et le petit dernier Paul Elie 6 mois. L'année s'acheva à la maison dans une grande simplicité. Plus d'1 mètre de neige ! « ***Pour faire passer la veillée [on a fait] des beignées pour amuser les enfants.*** » Et Léonie termine sa lettre par ces mots : « ***...tu es plus riche que moi. moi je suis la plus pauvre de toute la famille et la plus mal placé l'été j'ai une peine de malheur et l'hiver je suis dans la neige pendant six mois, mais enfin j'ai mes enfants pour me tenir compagnie et un bien brave mari qui travaille bien. Je me trouve heureuse parce que maintenant je sais que vous êtes toutes mieux que moi.*** » (28/12/1884)

## 1885...

Par Martin, les nougats et les chocolats arrivent de Die comme à l'accoutumée pour le Jour de L'An. Des oranges envoyées d'Algérie sont réparties entre Die et Herbouilly, si l'on trouve une occasion pour les acheminer.

Herbouilly continue à recevoir des visites de passage. Et pas celles qu'attend Léonie ! A la mi-octobre « ***il est venu des M..de Grenoble a la chasse ils ont couché ici...*** » En même temps, ces visiteurs occasionnels colportent les informations et les nouvelles dont ils ont entendu parler.

8 mars 1885 : une nouveauté qui désenclave Saint-Martin : « ***bientôt nous allons avoir un bureau de poste et puis le télégraphe la directrice qui doit venir à St Martin est du coté de Die.*** »

L'instruction des enfants continue d'être un grand tourment. « ***Tu me dis que la demoiselle qui est ici doit être charmante elle est aimable c'est vraie je ne regrette qu'une chose c'est de ne pouvoir la garder pendant l'été dimanche passé je fus à la chapelle avec elle sa mère voudrais bien que nous la gardions, mais Ely trouve que ce serait trop cher de donner 30 f par mois pour faire la classe à deux enfants seulement, cette demoiselle est bien contente ici elle me dit toujours que l'orquelle ne seras plus ici avec moi elle languira.*** » 08/03/1885)

En octobre de la même année, elle regrette de ne pas « ***savoir comment faire pour faire instruire [ses] enfants, cette année prendre une institutrice cela nous coute bien cher*** ». Les travaux retardés par le mauvais temps nécessitent tous les bras. On est là, on y reste ! Francelin n'est pas descendu à St-Martin depuis le mois de mai. En novembre, il faut se résoudre à ne pas prendre d'institutrice. En octobre déjà, les regrets et l'amertume fusaient : « ***je paye bien cher d'être venue me ficher dans un pays si mauvais et si loin des écoles j'éprouve toutes les privations qu'on peut endurer aussi je ne suis pas souvent contente.*** » La volonté de Dieu n'est même plus invoquée. Qu'il est loin le temps où elle invitait ses sœurs et sa mère à venir à la vogue à Saint-Martin, pour rire, s'amuser et se retrouver toutes les trois ! (09/08/1875)

A Die, le chemin de fer a ouvert sur le monde. La vie est toute autre. A Herbouilly, le travail ne manque pas. Pour tous ! « ***Francelin garde soixante bœufs...nous avons trois co-***



**chons et... presque toujours des étrangers ...ce matin je n'étais pas encore levé qu'il en est arrivé quatre... »** (28/06/1885)

Attachante et étonnante Léonie. Émouvante souvent. Amusante dans ses mises en garde et ses intolérances.

Bonne fille, bonne épouse, bonne mère et bonne sœur, assurément, elle l'est. Ses enfants sont tout son bonheur. Une force de caractère alliée à une perspicacité et une clairvoyance dans le devenir des siens, s'accompagnent d'une dévotion très affirmée. Qu'elle soit heureuse en ce lieu solitaire, est moins avéré. Elle dit sa peur de sortir à son arrivée à Herbouilly et son ennui de toute cette neige si souvent présente et qui les met en retard, de ce travail à tuer. Ennui qui n'est pas dans l'oisiveté ! On lit avec émotion : **« est-ce possible d'avoir tant de peine dans la vie ? »** Faut-il la croire quand elle dit être **la plus malheureuse, la plus pauvre de toute la famille ?** En revanche, le missionnaire a sans doute vu juste en remarquant : **« Vous n'êtes pas d'ici... »**

Ces lettres, au style alerte et sans emphase, qui furent pour elle un besoin vital, nous offrent de riches fragments de vie familiale et sociale et aussi quelques vérités :

**« Quand on néglige une chose, on néglige toujours davantage. »** (29/08/1877)

**« Dans le ménage, on a pas fait un ouvrage qu'il faut courir à un autre... »** (10/02/1880)

**« La peur engendre les maladies... »** (19/12/1877)

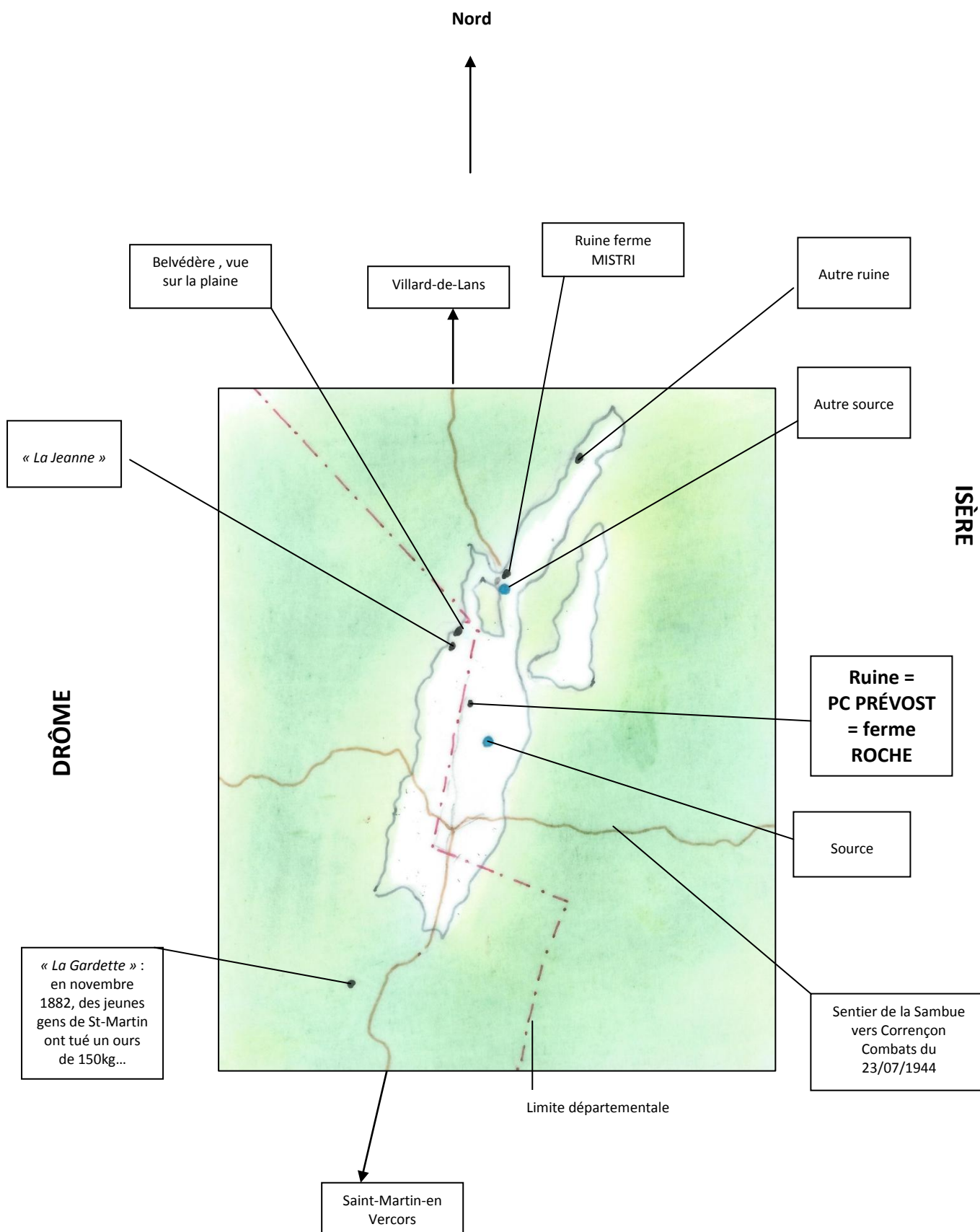
**« Trop de familiarité engendre le mépris. »** (28/11/1882)

**« Il est bien facile de donner de l'argent mais quand il vient pour le retirez cest autre chose aussi il faut bien prendre garde quand on donne »** (08/03/1885) dont on doit toujours s'inspirer...

Et l'incomparable chute du récit de la chasse à l'ours : **« il faut que dans tous les plaisirs l'épine du chagrin y soit »**

(A suivre...)

- **Carte sur page suivante** -



Plaine d'Herbouilly : localisation des lieux cités